me faites peur: on croirait que vous êtes cruelle!

—Oui, je suis cruelle.... à mes heures. Oui, j'aime à voir souffrir, à voir couler les larmes et le sang. Tant pis pour ceux qui m'ont rendue ainsi! Et, si je vous fais peur, allez retrouver vos Parisiennes que la vue d'un chien écrasé fait évanouir.

—Est-il possible que vous parliez ainsi!.... Etes-vous donc la même femme qui me charmiez hier à cette place?

—Eh! cette mer aussi a changé, et cependant c'est la même. Un coup de vent, quelques souvenirs mauvais ont suffi pour nous rendre toutes deux méconnaissables. Mais il ne faut pas, dit-elle en devenant subitement plus douce, que les moments de tempête fassent oublier les heures de calme.

Il ne répondit pas, et ils restèrent immobiles, tout près l'un de l'autre. Le voile de la jeune femme s'était desserré et fouettait de ses plis humides les lèvres de Kerisel. Soudain un coup de vent plus fort emporta dans la mer la toque légère de feutre noir et l'écharpe de gaze. Les flots superbes d'une chevelure brune aux reflets dorés se dénouèrent et s'étendirent ainsi qu'un nuage déchiré par l'ouragan; le visage d'Alain fut baigné de leurs ondes tièdes, parfumées, vivantes. Il ne bougea point, il ne dit pas une parole. Il devint seulement un peu pâle et ferma les yeux comme sous une caresse inattendue.

Pendant quelques instants, madame Mertvago laissa cette chevelure magnifique, celle de toutes ses beautés dont elle était le plus fière, voler au gré du vent. Sans s'occuper, maintenant, ni de la tempête ni de son voisin, elle suivait de l'œil les flots dorés ondulant à un mètre d'elle. Dans son plaisir, on sentait non la coquetterie satisfaite, mais la naïve admiration d'elle-même.

Enfin, sans dire une parole, elle rentra dans la cabine.

VI

Aux premières lueurs du jour suivant, le *Bassac* laissait tomber son ancre dans les flots endormis de la rade de Naples.

Sur la teinte déjà rose du ciel débarrassé de tout nuage, les cônes affaissés et le long panache presque horizontal du Vésuve se découpaient crûment en violet sombre. De minute en minute, une lueur incertaine rougissait à peine les bords du cratère. On eût dit les derniers efforts d'une lampe qui va s'éteindre, inutile.

Déjà le canot de la Poste poussait au large du navire, emportant les dépêches pour la France,—la lettre qu'Alain écrivait trois jours plus tôt à sa fiancée.

A l'autre flanc du paquebot, des musiciens entassés dans une barque commençaient leur aubade qu'écoutait un passager penché au-dessus d'eux. C'était Kerisel, dont le lit n'avait pas été défait cette nuit-là. Il avait compté les heures sur le pont en regardant les étoiles, surtout une étoile qui brillait, discrète comme le désir d'un amoureux timide, derrière un rideau de soie verte.

—Déjà debout, monsieur le Ministre! dit tout à coup derrière lui une voix qui le fit tressaillir.

—Ah! commandant, bonjour. Je ne me pardonnerais pas de manquer un spectacle comme celui-ci. C'est le charme du voyage. Hier la tempête, aujourd'hui l'une des plus belles aurores que j'aie vues de ma vie. Et puis Naples! Naples, qui s'empare de nous par tous les sens, de toutes les façons, même par la voix superbe de ce ténor en guenilles qui est un artiste.

—Sans parler de la jolie blonde qui l'accompagne sur sa guitare et oublie, en ce moment, de gratter son instrument pour gratter sa chevelure. Mon Dieu! comme tout s'éveille de bonne heure ici! A propos, vous plairait-il d'aller à terre? Je m'y rends pour les formalités du voyage, et ma baleinière nous attend.

Deux minutes après, le diplomate et le marin filaient vers la Douane où ils se séparèrent.

—Amusez-vous bien, monsieur le Ministre, et n'oubliez pas que nous levons l'ancre à midi.

En touchant la terre, Alain de Kerisel avait respiré longuement: peut-être est-ce "soupiré" que je devrais écrire; lui-même n'eût pu dire lequel.

Depuis quelques jours, depuis quelques heures, surtout, il avait éprouvé des chocs que sa jeunesse mélancolique et isolée, sa vie conjugale fidèlement acceptée, ne lui avaient point laissé connaître. Au fond, ces émotions profondes, imprévues, puissantes, charmaient sa nature de poète et d'artiste. Il était de ceux que l'amour prend d'abord par le côté idéal. Ce qui se passait maintenant en lui, c'était l'inconnu. L'inconnu à quarante ans!

Il sentait comme une crainte vague, mais aussi je ne sais quelle reconnaissance exaltée pour la femme dont les yeux lui avaient appris cette langueur étrange, délicieuse, contre laquelle il luttait. Car sa conscience d'honnête homme se révoltait en lui. Il était fiancé! A cette pensée, il endurait une vague souffrance. Etait-ce de se sentir, à un certain degré, parjure envers Madeleine? Etait-ce tout simplement,—le cœur humain est si étrange!—était-ce de n'être plus libre?

Sourd aux offres des cochers et des interprètes qui pliaient devant lui leurs dos râpés, il s'enfonçait à pied, lentement, dans la foule sonore et gazouillante qui remplissait les rues que le soleil n'échauffait pas encore. Parfois, il savait à peine où poser le pied entre les amoncellements violets, verts, dorés, des figues, des melons d'eau et des grappes couvertes de guêpes, qui s'entrecroisaient sur les larges dalles. Il marchait le front baissé, ne voyant ni les femmes du peuple qui s'en allaient, la tête drapée de noir, l'œil aux aguets, l'éventail en campagne, comme des duchesses dans la galerie d'un bal; ni les enfants tout nus s'étirant au soleil sur les marches souillées d'ordures des perrons vermoulus; ni les moines au crâne rasé, à la robe de laine brune largement rapiécée de toile bleue.

Il dépassa sans s'en douter San Carlo, le Palais Royal, les boutiques des marchands de corail de la rue Sainte-Catherine. Il était à la Chiaja. Il traversa la promenade jonchée de feuilles mortes qui criaient sous son pied et, gagnant le bord de la mer, il s'appuya à la balustrade, reposant sur ses bras croisés son front lourd d'insomnie, de fièvre, de fatigue.

Tout à l'heure, il avait voulu fuir ce bateau, cette étroite maison de planches où il était enfermé côte à côte avec celle qui hantait, qui ensorcelait sa pensée; il lui semblait qu'en s'éloignant d'elle il échapperait à sa magie, comme on échappe à l'engourdissement en sortant d'une chambre où l'on a mis trop de fleurs; il voulait sincèrement redevenir lui-même, l'homme sérieux et fort, le fiancé responsable d'une autre existence.

Mais voilà que, déjà, il sentait un vide douloureux, intolérable. Tout faiblissait en lui. Il se faisait presque violence pour ne pas sauter dans une barque, pour ne pas regagner bien vite ce navire où, du moins, il se sentait près d'elle.

—Grand Dieu! se disait-il, que ferai-je donc dans deux jours, quand elle se sera envolée, je ne sais où, pour ne plus reparaître jamais peut-être? que ferai-je quand il me faudra porter ce cœur malade à celle qui m'attend depuis deux ans, qui rêve aussi, mais à moi, en regardant les vagues de l'autre côté de cette mer bleue?

Un pas léger, un bruit d'étoffe balayant les feuilles sur le sable se fit entendre derrière lui. Il tourna son visage vers celle qui s'approchait. C'était madame Mertvago.

—Comment! vous? s'écria-t-elle, visiblement surprise. Je croyais avoir été la première à descendre à terre. A quelle heure vous êtes-vous donc levé?

Alain de Kerisel eut un sourire très triste et il la regarda sans répondre. Ce matin-là, elle était plutôt jolie que belle, avec ses joues rougies fouettées par la brise fraîche, ses lèvres éclatantes. Sa toilette, d'une simplicité toute parisienne, était une merveille de goût. Elle n'était plus la créature fatale qui l'avait épouvanté la veille. C'était une femme toute gracieuse, toute simple, tout heureuse de vivre.

Elle prit son bras, et, tandis qu'ils remontaient lentement ensemble la plus belle promenade de l'Europe:

—Combien y a-t-il donc d'êtres en vous? dit-il. A chaque entrevue, je trouve une femme différente. Laquelle est la vraie? celle de ce matin ou.... la Reine des Naufrages?

—Oubliez celle-là qui n'aurait pas dû se laisser voir! Je me sens dans un de mes bons jours. Je savoure la vie. Je voudrais remercier le soleil qui m'échauffe délicieusement, ce panorama splendide qui me charme, cette mer idéale qui va m'emporter vers la France, vers Paris que j'adore.

—Hélas! parmi toutes ces actions de grâces, vous ne trouvez pas un merci pour celui dont les yeux doivent vous dire combien vous êtes belle!

—Certainement si! je vous remercie d'être un homme poli, spirituel, respectueux, comme je les aime. Je vous remercie même de vous être trouvé là juste à point pour m'escorter dans ma promenade, et me ramener à ma voiture quand j'aurai assez marché. Eh bien! vous ai-je suffisamment payé ma dette de reconnaissance?

—Oui, madame, pour aujourd'hui; à condition que vous laisserez mon compte ouvert.

—Oh! sans doute.... Grâce à Dieu, nous approchons de Paris, et là, mon cher Ministre, je vous verrai quelquefois, j'espère.

Il ouvrait de grands yeux, ne la reconnaissant plus, tant elle parlait, maintenant, en femme du monde, fort agréable, mais semblable aux autres; peut-être fut-ce cette métamorphose qui lui donna le courage de répondre.

—Malheureusement je ne vais point à Paris, du moins quant à présent. Je suis attendu à Cannes....

—Ah! pardon, dit-elle, j'oubliais.... Votre fiancée, sans doute?

Il ne répondit pas, et ils firent quelques pas en silence: Mademoiselle de Champdhivers, j'en ai peur, n'eût pas goûté ce silence-là.

—Voilà ma belle humeur envolée, dit la compagne d'Alain. Je ne puis entendre parler d'un mariage sans devenir lugubre. C'est plus fort que moi. Aussi pardonnez-moi d'avoir troublé votre rêverie, et reconduisez-moi à ma voiture.

—Je vous en supplie, dit Kerisel, en la retenant doucement. Ne me quittez pas encore. Il y a si longtemps que je désirais une heure comme celle que l'imprévu me donne....

—Si longtemps! s'écria-t-elle en riant; mais vous ne me connaissiez pas il y a quatre jours!

—Eh! sais-je s'il y a quatre jours, quatre mois ou quatre ans? Je ne mesure plus le temps par les minutes qui s'écoulent, mais par les pensées que mon âme vous envoie malgré elle. Qui vous dit que je ne vous ai pas donné deux ans de ma vie depuis hier, pendant cette nuit passée—vous allez rire, madame—à regarder la veilleuse de votre chambre?

—Non, je ne ris pas, dit-elle, fort sérieuse. Ce serait avouer que je ne mérite pas ces hommages. D'ailleurs, je n'ai point à les repousser, puisqu'ils sont involontaires.

—Ils le sont, cria-t-il avec une sorte de colère. Je ne veux pas, je ne dois pas penser à vous. Mais j'ai beau faire. Vous êtes si belle, belle d'une façon si inconnue, si étrange, que....

Il luttait encore; mais il rencontra deux yeux qui l'éperonnèrent comme un cheval qui hésite à l'obstacle,

—.... Que je vous aime, acheva-t-il d'une voix sourde.... Ah! tenez! j'ai failli vous le dire au premier regard que vous avez jeté sur moi: et cependant ces mots sacrés ne viennent pas facilement sur mes lèvres. C'est insensé, ce que je fais, c'est pire que cela, je le sais. Mais que voulez-vous? je m'attendais si peu à cette surprise! je songeais si peu à me défendre et, jusqu'ici, j'en avais eu si peu besoin! Oh! ne me dites rien; je vous entends d'avance; je n'ai même pas, en ce moment, le triste bonheur d'être aveuglé. Je prévois un avenir sombre pour moi et pour d'autres, mais vous êtes témoin que ce n'est pas moi qui vous ai cherchée.

—Et vous, si jamais vous entendez dire que Laura Mertvago a été coquette, dangereusement coquette, vous direz qu'elle ne le fut pas avec vous. Vous prétendez que vous n'êtes pas aveugle? Peut-être. Mais vous êtes poète, ce qui est la même chose. Je vous connais déjà bien, allez! On sent dans votre âme un besoin d'idéal; vous le cherchez partout, et vous avez cru le trouver dans le hasard qui nous a mis en présence au milieu de scènes grandioses, si peu semblables à la vie ordinaire.

—Oh! mon Dieu! dit Alain en soupirant, comme cette froide raison qui parle en vous me glace!

—Tant mieux! et pourtant, moi aussi, je suis poète, ou du moins je l'étais. Mais la poésie meurt vite dans le bonheur. Ah! oui, certes, ce serait pour vous le plus grand des malheurs que de m'aimer, car je ne veux plus aimer ni vous ni personne.

—Quelle chose amère de vous entendre parler ainsi, vous si jeune!

—Mon visage est encore jeune, mais j'ai déjà vécu deux vies. Je sais ce qu'il y a au fond de l'amour, de l'amour légitime et.... de l'autre. Ils m'ont trahie tous les deux et n'ont laissé vivre dans mon cœur que la vengeance et la haine.

—Ah! si vous saviez ce que c'est que d'être aimée par moi!

—Vous dites tous cela! Mais pourquoi m'aimeriez-vous plus que l'homme à qui j'ai donné ma foi et mes espérances de jeune fille? Soyez tranquille, je ne vous raconterai pas mes malheurs conjugaux, comme toutes les femmes incomprises que vous avez rencontrées voyageant seules. Mais, enfin, sachez le, si je suis ici, c'est qu'un de ces outrages qu'on ne pardonne pas m'a chassée de chez moi, de ma maison, où j'étais respectée, enviée, entourée d'hommages.

—Si vous saviez comme je vous rends, à moi seul, ce respect, cette adoration, cette estime!

—Un autre m'a dit la même chose, et je l'ai cru. J'étais si jeune! Pendant deux ans, il a eu jusqu'à la moindre pensée de mon cœur. Pas un autre homme n'a obtenu de moi un regard, et Dieu sait si tous se jetaient sur moi, comme sur une proie réservée au plus habile! Un beau jour—il était diplomate, lui aussi—il m'a dit qu'on l'envoyait ailleurs. Je l'ai supplié de ne pas partir; j'ai pleuré à ses pieds, moi, Laura! Je lui ai dit que s'il ne restait pas, je deviendrais folle. Rester! il ne le pouvait pas, vraiment. Il aurait perdu sa place! En pareil cas, on "lâche" la femme, comme vous dites, vous autres.

—Et vous l'aimez toujours?

—Ne me faites pas la honte de le croire. C'est lui qui m'aime, maintenant qu'il ne m'a plus. Du moins, je le suppose, car chaque courrier m'apporte ses lettres que je lui renvoie, sans les lire, au bout du monde où il est. J'espère que l'avenir me vengera de lui; je le souhaite. Je lui pardonnerais plus facilement s'il m'avait quittée pour une autre.

—Y en a-t-il "une autre" après vous? dit Kerisel en la dévorant du regard, car elle était superbe dans son exaltation tumultueuse. Ah! si c'était moi que vous eussiez aimé! J'aurais perdu pour vous toutes les dignités, toutes les fortunes. Je vous aurais donné ma vie. Tenez, c'est horrible, ce que je vais dire: eh bien! pour une de ces heures que je devine dans vos yeux, je ne suis pas sûr que je ne vous aurais pas donné l'honneur de mon nom.

—Vraiment? fit-elle en fixant Alain avec une sorte de joie effrayante. C'est comme cela qu'il faut qu'on m'aime. Il faut me sacrifier tout. Mais, à présent, c'en est fait de l'amour, et je me demande pourquoi vous m'avez fait dire toutes ces choses, vous que je connais à peine. Oublions-les, et rentrons chacun dans la réalité de notre vie.

—Jamais! jamais je n'oublierai cette matinée à la fois délicieuse et cruelle. Voyez cette baie voluptueusement endormie sous le soleil qui la caresse et ce volcan qui cache sa fumée noire. C'est votre image: vous engourdissez et vous brûlez. Mais il n'y a au monde qu'un séjour comme Naples et qu'une femme comme vous.

Ils étaient arrivés à la voiture qui attendait depuis deux heures: la jeune femme y monta, légère, avec un joli signe d'adieu.

—*Vedi Laura, poi mori!* dit-elle en riant.

—Peut-être! fit gravement Alain.

Et la voiture s'éloigna.

VII

Le lendemain, à la nuit, le *Bassac* relevait au loin le phare à éclats blancs et rouges de l'entrée de Marseille.

Sur le pont, les passagers, dont le nombre était encore diminué du ménage Rapolano, resté à Naples, causaient avec une animation inusitée. Au dîner, le champagne avait coulé à flots, en l'honneur du capitaine Marius Cazanbon, à qui l'on avait porté un toast, suivi des "hurrahs" réglementaires. Le brave marin, d'un air fort tranquille, avait riposté par un speech d'autant mieux réussi qu'il le prononçait quatre fois par an, pour des occasions semblables.

Dans les cabines, le désordre le plus complet remplaçait, pour un soir, la sévère discipline du bord. Partout des valises, des caisses, des sacs, débordant jusque sur les tables de la salle à manger. On voyait même des perroquets dans leurs cages, conservant une gravité comique au milieu de tout ce bruit, le bout d'une patte dans leurs gros becs, semblables à un poète qui se mord les ongles en cherchant une rime. Au contraire, deux ou trois singes criaient de toute la force de leurs poumons jusque-là épargnés par la phtisie. Les garçons de service s'empressaient, apportant les factures du commissaire, ficelant les paquets, encaissant les pourboires et, dans le fond de la grande salle, quelques jeunes Français, un peu gris, chantaient: "Vers les rives de France!" en improvisant les paroles, mais sans pouvoir terminer le refrain, qu'ils recommençaient toujours malgré eux.

Les Anglais avaient engagé de gros paris sur l'heure de l'arrivée et sur la question de savoir si l'on serait mis en quarantaine.

Seule, à sa place ordinaire, Laura Mertvago, les yeux fixés sur les côtes à peine visibles, semblait ne pas apercevoir Alain qui la contemplait à quelques pas. Il finit par s'approcher. Au milieu de la gaieté générale, la tristesse qui l'accablait était saisissante.

—Comme il vous tarde d'être débarquée! dit-il.

—Oui, certes.... Pensez-vous que nous serons dispensés de la quarantaine?

—J'espère que non. Si j'étais le maître, en ce moment même nous virerions de bord et nous retournerions au Japon, plus loin encore. Ce serait quelques mois à vivre tout près de vous presque sans vous voir, il est vrai, mais en sachant que vous êtes là. Cher et funeste bateau! quelles heures j'y ai passées.

—Voilà un souhait des plus galants, mais quelque peu égoïste, il me semble.

—Vous ai-je montré que je l'étais?

—Non, et je suis une ingrate. Mais rendez-moi un dernier service. Informez-vous de l'heure du départ du prochain express pour Paris.

—Le train part à minuit, madame, vint-il dire au bout de cinq minutes.

—Merci, comte, répondit Laura.

Puis, l'esprit traversé par une de ces pensées qui rendent la femme inexplicable, elle ajouta:

—Et le train pour Cannes?

Elle dit cela avec son beau sourire méchant de démon femelle. Kerisel, exaspéré, ne répondit pas; mais, dans cet homme si froid en apparence, on devinait que la lutte grandissait. Comme pour ne pas céder à une tentation trop forte, il s'éloigna et se perdit dans l'ombre.

On était dans l'avant-port de Marseille; la machine avait stoppé, et le navire filait sur son erre, ayant à son mât les feux blancs et rouges qui le signalaient et demandaient l'entrée.

Une chaloupe à vapeur s'approcha, montée par un médecin du port; des questions et des réponses furent échangées, des papiers descendus dans un seau au bout d'une corde. Enfin, le verdict du Service de la Santé fut rendu: le *Bassac* pouvait accoster le soir même.

En quelques tours d'hélice le paquebot s'était approché du quai, et, maintenant, une ceinture flottante de deux cents canots l'entourait, faisant monter vers le ciel une rumeur épouvantable, composée de tous les jurons marseillais connus.

Un vrai courage était nécessaire pour descendre, au milieu de la nuit, l'escalier suspendu sur l'abîme, et pour mettre le pied dans une de ces embarcations vacillantes: son tour venu, Laura semblait craindre, regardant autour d'elle.

—Vous savez bien que je suis là, dit Kerisel.

Et, se faisant place de la voix et du geste, il la soutint sur les marches que l'humidité rendait glissantes. Au dernier échelon, elle hésitait. Alors, sans rien dire, il la prit dans ses bras, comme un enfant, et la déposa dans une barque où bientôt sa femme de chambre vint la rejoindre. Elle lui dit: "Merci et adieu!" Mais il n'eut pas l'air d'entendre. Il semblait comme fou et remonta en courant l'échelle du *Bassac* pour réunir ses bagages et débarquer à son tour. Bientôt, il toucha terre, et, sautant dans une voiture, il se fit conduire à la gare.

Une heure après, comme le train-express pour Paris allait partir, Mme Mertvago cherchait une place dans les wagons où les voyageurs affluaient; un employé de la gare, la casquette à la main, s'approcha d'elle:

—J'ai l'ordre, madame, de mettre à votre disposition un coupé réservé.

Elle s'y installa avec sa femme de chambre, sachant bien à qui elle devait cette faveur. Allait-elle partir sans revoir M. de Kerisel? Au même moment, il s'approcha du wagon, très pâle, et monta sur le marchepied après avoir fermé la portière.

—Merci, mon cher comte, dit-elle en lui tendant la main par la glace baissée; je reconnais là vos attentions et je suis sincèrement fâchée de vous quitter.

—Je ne vous quitte pas, répondit-il, et ses lèvres étaient tremblantes de fièvre. Je monte là, derrière. Je vais à Paris.

—Paris? Vous êtes fou! et votre....?

—Taisez-vous! fit-il brusquement. Il est bien possible qu'en effet je sois fou. Mais vous m'avez dit à Naples: "C'est ainsi qu'il faut qu'on m'aime!"

Une cloche sonna. Un coup de sifflet déchira l'air. Ils étaient partis.

VIII

La Villa aux Mouettes est une des premières que le chemin de fer longe, sur le territoire de Cannes, avant d'arriver à la station de l'aristocratique et dangereuse rivale de Nice.

C'est une jolie construction de bois brun et de briques rouges, dont des coins tout entiers disparaissent sous un tapis de vigne folle, contre l'envahissement duquel le sécateur du jardinier a peine à défendre les portes et les fenêtres. Du balcon rustique du premier étage abrité par l'auvent du toit d'ardoise, au-delà de la ligne ferrée où se termine le jardin, on a vue sur la mer et sur les hauteurs qui ferment, à gauche, l'horizon, au-dessus de Villefranche.

L'enclos, d'étendue médiocre, bordé tantôt de palissades blanches, tantôt de murs de briques crépis à la chaux et chaperonnés de tuiles rouges, est un charmant fouillis d'orangers, de palmiers nains et de rosiers couverts de fleurs. L'ensemble est d'une simplicité de bon aloi. On sent que les gens qui l'habitent sont là pour leur plaisir ou pour leur santé, et non pour jouer au luxe criard, à la richesse aveuglante.

Aux approches de l'hiver de 1872, le baron de Champdhivers, un vieillard à cheveux blancs, était venu s'établir dans cette résidence jolie et chaude, amenant avec lui une jeune fille de dix-sept ans, pâle et mince comme une liane: elle portait le deuil de son père, tué à Reichshoffen à la tête d'un régiment, et de sa mère morte après un an et demi de larmes.

Rien ne pourra jamais dépeindre la tendresse de l'aïeul pour sa petite fille.

—Ta mère t'aimait peut-être plus que moi, lui disait-il souvent; mais elle ne t'aimait pas de tant de façons.

Deux fois dans sa vie, il avait senti son cœur prêt à cesser de battre dans sa poitrine sous l'étreinte d'une douleur mortelle,—le jour où la fin glorieuse de son fils unique lui avait été annoncée, et deux ans plus tard, quand le docteur G.... lui avait dit un soir, à Paris, avec sa rude franchise de grand médecin:

—Monsieur le baron, mademoiselle Madeleine ne se remet pas; en outre, je trouve plus de ressemblance qu'il ne faudrait entre sa maladie et celle qui vient d'enlever madame de Champdhivers.

—Mais ma pauvre belle-fille est morte de chagrin, tout le monde le sait.

—On ne meurt pas de chagrin; nous ne connaissons pas cette maladie-là. Seulement, quand on porte en soi le germe d'une maladie de poitrine, le chagrin la fait éclater et l'on meurt poitrinaire. C'est ce qui est arrivé à la baronne.

—Oh! mon Dieu! mais alors......

—Mais alors, monsieur le baron, il faut partir pour Cannes, et vous résoudre à y passer plusieurs hivers.

—Plusieurs hivers!.... Est-ce qu'on ne sait pas ce que cela signifie quand vous dites, vous autres: "il faut partir pour Cannes"?

—Je vous donne ma parole d'honneur que votre petite-fille est menacée, mais rien de plus.... Seulement soyez partis avant les premiers brouillards.

De ce moment le pauvre vieux baron était redevenu jeune: en huit jours, sans sentir la fatigue, il avait tout arrangé pour une longue absence et, moins de deux semaines après la consultation du docteur, la Villa des Mouettes recevait ses nouveaux hôtes.

Jusqu'à vingt ans, Madeleine de Champdhivers parut hésiter entre ce monde, déjà si attristé pour elle, et l'autre, où des êtres chéris l'attendaient. Enfin, la santé l'emporta. Elle devint une grande et forte jeune fille, tout en conservant dans sa beauté mélancolique et grave je ne sais quoi de la lumière mystérieuse du monde des âmes dont elle avait longtemps contemplé le seuil. Avec ses cheveux blonds naturellement crêpelés sur un front éblouissant, ses yeux bleus largement ouverts, laissant lire la moindre pensée, elle rappelait ces têtes de Vierges italiennes où les grands maîtres idéalisaient, il y a trois siècles, tout ce qu'il y a de beau, de noble, de pur dans la femme.

Lorsqu'il ne craignit plus de la voir prise par la mort, son grand-père fut envahi par la terreur secrète, continuelle, poignante de la voir prise par l'amour; jamais, en embrassant son front et en lui offrant la rose que, tous les matins, il lui portait, le pauvre vieillard ne manqua de se dire:

—C'est peut-être aujourd'hui qu'on viendra me la demander.

On la demanda souvent, car elle avait autant de fortune que de beauté et de naissance. Mais elle adorait son grand père et elle avait deviné les craintes qui torturaient l'âme du vieillard. Elle disait: "Non", feignant parfois de le dire avec une hésitation apparente, pour rire de l'insistance du baron qui se croyait obligé, en honneur, à prendre le parti du prétendant. On eût dit le plaidoyer d'un avocat travaillant de son mieux à faire condamner son client à mort.

—Allons, grand-père, disait-elle en l'embrassant, votre éloquence n'a pas atteint son but, encore cette fois-ci; répondez à ce pauvre monsieur que vous avez fait tout ce que vous avez pu—mais que vous possédez une petite-fille intraitable.

—Tout cela est bel et bon, disait le vieillard, cachant sa joie et affectant le calme raisonneur d'un tuteur de comédie, mais tu as vingt-trois ans et tu connais le proverbe: "Mariez votre fils quand vous voudrez et votre fille quand vous pourrez." Enfin, c'est ton affaire, après tout. Je vais répondre à ce "monsieur," comme tu l'appelles.

Et il se sauvait, comme s'il avait peur qu'on ne le rappelât.

Pauvre homme! ce fut lui qui dit un soir à sa petite-fille:

—Tu sais que la villa en face de la nôtre vient d'être occupée? mais devine par qui? Par les Kerisel, ma chère. Il paraît que la pauvre jeune femme est perdue. Nous irons les voir aujourd'hui, si tu veux.

—Oh! grand-père, je n'aime pas beaucoup les connaissances qu'on fait ici.

—Mais, mon enfant, ce n'est pas une connaissance d'ici. Les Kerisel sont ce qu'il y a de mieux en Bretagne et le père de celui-ci était avec moi aux gardes-du-corps. D'ailleurs, notre voisin a une situation importante dans la diplomatie et peut être utile à ton frère, qui y débute. Et puis, ma petite Madeleine, ce que je te propose est une œuvre de charité. Songe donc ce que c'est que de mourir poitrinaire!

Il frissonnait encore, le malheureux, en se souvenant de cette soirée où le docteur G.... lui avait dit:

—Il faut partir pour Cannes.

Le lendemain, le baron de Champdhivers et sa petite-fille se présentèrent chez les Kerisel. Ils y retournèrent souvent ensemble. Puis, Madeleine prit l'habitude de franchir seule l'étroite allée qui séparait les deux villas.

On sait le reste.

Lorsque Alain, devenu libre, eut demandé à Mlle de Champdhivers, alors âgée de vingt-six ans, d'être sa femme, elle raconta à son grand-père tout ce qui s'était passé entre eux.

—Alors, tu lui as demandé un an? C'est long, mon enfant. Il peut se passer tant de choses en un an! Quant à moi, d'ici là, je t'aurai peut-être laissée, mais je te quitterai tranquille; Kerisel est l'homme qu'il te fallait.

Le délai était passé et le baron de Champdhivers n'avait pas quitté sa petite-fille. Il venait d'avoir quatre-vingt-cinq ans et, pourtant, sa haute taille était encore presque droite. Sur son visage, toujours soigneusement rasé, dans ses yeux gris, pleins de loyauté et de tendresse, quelquefois brillants de malice, on voyait encore luire dans son éclat la lampe humaine si souvent obscurcie à cet âge. Il ne disait plus maintenant: "Un an, c'est trop long!" Un jour il avait essayé de faire comprendre à Madeleine qu'elle était bien jeune pour songer au mariage.

—Grand-père, lui avait-elle dit en l'embrassant, les larmes aux yeux, je vous jure sur la mémoire de mon père que nous ne nous quitterons pas vivants: M. de Kerisel ne saurait me demander cette chose impossible.

Cette promesse avait calmé le vieillard, mais il n'avait pu s'empêcher de répondre d'une voix si étouffée qu'on l'entendait à peine:

—Cela ne fait rien, ce ne sera plus la même chose!

Le 1er novembre, à huit heures du matin, il était levé, comme toujours, et, une belle rose à la main, il attendait l'apparition de sa petite fille, qui venait régulièrement, à cette heure matinale, embrasser son grand père et saluer ses fleurs; elle parut bientôt.

—Déjà tout habillée, mon enfant?.... Est-ce que tu vas sortir?

—Non, grand père; mais j'attends presque une visite ce matin. Le *Bassac* a pu arriver hier soir à Marseille. L'express vient de passer, il me semble!

—Tu ne prends pas ta rose? dit le vieillard, les yeux pleins de tristesse; c'est peut-être la dernière que je te donne.

—Il ferait beau voir cela! Vous infidèle, grand-père! je partirais le lendemain. N'est-ce pas que vous serez content d'avoir des nouvelles de mon frère? M. de Kerisel l'a vu à Ceylan.

Elle savait bien que c'était le meilleur moyen de distraire son aïeul.

Ils firent plusieurs fois le tour du petit jardin, parlant du jeune homme.

—C'est ce mois-ci qu'Henri va se mettre en route, dit Madeleine. C'est si loin! Et il m'a promis d'être ici longtemps avant....

Elle se tut, rougissant un peu.

—C'est une vilaine carrière que la diplomatie, continua-t-elle. Toujours du changement! toujours des figures et des amitiés nouvelles! Je n'aurais jamais cru que mon frère acceptât d'aller au bout du monde. Et maintenant, il a l'air de s'en repentir. Je trouve ses lettres si tristes, si étranges depuis quelque temps! Mais, une fois revenu, nous ne le laisserons plus repartir, n'est-ce pas, grand-père?.... Ah! décidément, le *Bassac* n'est pas arrivé hier soir; M. de Kerisel serait ici.

On sonna à la grille; ils tressaillirent tous deux: ce n'était que le facteur.

—Ah! il m'a écrit par Naples, dit Madeleine, en lisant une des lettres qu'elle venait de recevoir. Il sera ici cette après midi, sans doute. Les voilà cependant passés, ces deux ans! Dites-moi, grand père, vous ne me trouvez pas vieillie?

—Je te trouve embellie, mon enfant.

—Oh! mais vous, cela ne compte pas.

—Comment! cela ne compte pas! Un garde du corps! Sachez, mademoiselle, que, du temps de la Cour, les belles dames se préoccupaient moins de leur entrée dans le salon du roi que de leur passage sur l'escalier où nous faisions la haie. Quand elles étaient jeunes, nous leur chuchotions tout bas, comme cela: "Passez, beauté!" Et quand elles étaient mûres, nous leur disions: "Beauté, passez!" Mais elles avaient soin de ne pas comprendre.

Un nouveau coup de cloche se fit entendre. Cette fois, c'était l'employé du télégraphe, tenant son petit carré de papier bleu. La dépêche était adressée à Madeleine. Elle l'ouvrit d'une main légèrement tremblante et lut ce qui suit:

Cannes de Lyon, le 1er novembre 1881, 6 h. 50 du matin.

Obligé d'aller d'abord à Paris, pardonnez-moi. ALAIN.

—Eh bien! il arrive? dit le baron.

—Non, grand-père il est en route pour Paris.

Et elle relut à haute voix le télégramme, sans savoir qu'entre ces deux papiers qu'elle tenait dans la même main, il y avait place pour son malheur; cependant, elle ressentit dans son cœur un déchirement qu'elle n'oublia jamais.

—Allons! te voilà devenue toute pâle. C'est très naturel, après tout, qu'il soit allé à Paris d'abord. De mon temps, quand les courriers de cabinet rentraient en France, ils ne prenaient même pas le temps de retirer leurs bottes avant d'aller chez le Ministre.

—J'aurais voulu une lettre, quelques lignes pour me dire quand il arrivera. Il doit y avoir du nouveau. Il m'avait toujours écrit que ses rapports étaient envoyés, son congé en règle et qu'il viendrait tout droit à Cannes.

—Mon Dieu! elle arrivera ta lettre, sois tranquille, tu l'auras ce soir.... Ah! petite fille! comme vous aimez!

La soirée et la journée du lendemain se passèrent: aucune lettre du comte de Kerisel ne parvint à la Villa aux Mouettes.

IX

A travers la nuit tranquille, sur les rails polis, brillant aux rayons de la lune comme deux rubans d'argent, l'express suivait sa course vertigineuse.

En femme qui sait voyager, Laura Mertvago avait baissé les stores du coupé transformé en boudoir; sa femme de chambre avait ouvert le nécessaire de cuir de Russie, passé à sa maîtresse une robe de chambre et des mules de satin, enveloppé les cheveux d'un ample foulard, et sorti de son enveloppe l'oreiller de voyage en toile fine garnie de dentelles.

Sur la banquette capitonnée de drap gris, la jeune femme s'était étendue, se plaignant des miroirs du coupé, trop étroits pour qu'elle pût donner à sa beauté le coup d'œil satisfait qui, chaque soir, terminait sa journée. Le voile de laine blanc était venu tamiser les rayons trop vifs de la lampe; la femme de chambre s'était assise, se faisant toute petite, dans le coin le plus éloigné. Laura dormait souriante, dans le vague parfum qui, doucement, se dégageait d'elle.

Quatre voyageurs occupaient le compartiment voisin.

Trois d'entre eux, après le cigare obligatoire du départ, s'étaient roulés dans leurs couvertures et faisaient de leur mieux pour dormir dans ce lit de Procuste dont les constructeurs de wagons ont perpétué les tortures et le modèle.

Le quatrième, assis comme un accusé sur son banc, les bras croisés, la tête baissée, le chapeau rabattu sur les yeux, cherchait non pas à dormir—il n'avait pas cette prétention—mais à ne pas penser; la fatigue morale et physique aidant, il y parvenait presque.

L'honneur, la raison, la conscience criaient au seuil de son âme épuisée. Il en avait fermé les portes, et il essayait de ne rien entendre. Sa volonté de fer, qui était un défaut chez lui, pliait maintenant comme de la cire; ou plutôt elle s'était retirée de son être qui ne pouvait plus vouloir. En ce moment, il n'allait pas vers un but: il était entraîné; il suivait cette femme, comme son wagon suivait la locomotive lancée à toute vitesse. Une chaîne le tirait, lui aussi.

Il ne "voulait" pas abandonner Madeleine. Celle-là, c'était l'avenir, et il ne songeait qu'au présent, c'est-à-dire à "l'autre," à celle qui lui avait dit: "Je suis la Reine des Naufrages." Et déjà il sentait la dévastation commencée. Jamais il ne s'était trouvé si vieux. Quarante ans! plus de la moitié de la vie! l'âge où les passions meurent! et lui, maintenant, commençait à connaître la passion!

Il maudissait son cœur trop jeune, épris d'idéal comme autrefois, dans les landes de Kerisel. Pourquoi n'avait-il pas, comme tant d'autres, épuisé les réalités de la vie? Certes, il connaissait beaucoup d'hommes de son âge qui cherchaient encore le plaisir. Mais ils le trouvaient tranquillement, sans combats, sans trouble. Ah! comme ils se seraient moqués en le voyant lancé follement à la poursuite d'une chimère où son désir osait à peine voir une femme!

Et, pourtant, qui sait si elle n'aurait pas pris d'un regard ces êtres blasés? Car elle ne ressemblait pas aux autres, ou plutôt elle résumait toutes les autres. Elle prenait un homme à la façon d'une armée victorieuse qui s'empare d'une ville, en y pénétrant à la fois par toutes portes, et en les refermant contre tout secours venu du dehors.

Et cette femme était là! il la touchait presque. Bientôt il ferait jour et il la reverrait. Cette pensée lui faisait oublier le reste du monde. Ah! comme il se serait plaint lui-même de mourir sans avoir connu ces ineffables angoisses!

A Lyon, le soleil se levait; il sauta sur le quai. Une tête charmante, un peu pâlie par la fatigue, gracieusement encadrée dans les plis d'un foulard blanc, se montra à la portière. Laura vit le comte et sourit, comme s'il eût été tout naturel qu'il fût là. Déjà, avec la naïve conscience de sa propre séduction, elle était habituée à le voir à ses pieds, elle oubliait qu'il appartenait à une autre.

—J'ai faim, dit-elle d'une voix traînante, comme celle d'un enfant qui se réveille; faites-moi donner quelque chose.

Il revint bientôt portant lui-même un bol fumant; il se tint sur le marchepied, admirant Laura pendant qu'elle buvait à petites gorgées, en faisant de ses lèvres une jolie moue pour souffler sur le consommé trop chaud.

—Merci, dit-elle, c'est délicieux.... Et maintenant je vais dormir encore.

Soudain, derrière Kerisel, un voyageur s'informa du télégraphe. Le télégraphe! mais lui aussi devait envoyer une dépêche. On l'attendait à Cannes, en ce moment même; on comptait les minutes; on guettait l'approche du train. Il fallait dire quelque chose, trouver un moyen quelconque. Cette pensée le dégoûta de lui-même et, durant une seconde, il ressentit en lui quelque chose qui ressemblait à une lutte.

—En voiture, messieurs, en voiture! crièrent les conducteurs du train.

Le laisser partir sans lui! Il comprenait qu'il l'aurait fallu, mais la chaîne était tendue et ce vestige de volonté s'évanouit. Il courut au télégraphe. D'une main fiévreuse, il traça les mots que le fil allait porter à Cannes. Il jeta une pièce d'argent et s'éloigna rapidement, fuyant le regard du pauvre diable qui déchiffrait son écriture comme si cet homme allait lui dire:

—Mais vous mentez, monsieur le comte!

La vertu, en ce monde, n'est pas seule à recevoir sa récompense. A Macon, la portière s'ouvrit encore. Mme Mertvago fit un signe; il accourut.

—Voulez vous changer de place avec ma femme de chambre? fit-elle. J'ai assez dormi, et j'ai envie de causer. Cette journée est si longue!

Il s'élança radieux. La portière se ferma. Enfin, ils étaient seuls!

—Oui, causons, s'écria-t-il, presque à ses genoux. Mais, d'abord, laissez moi vous dire combien je suis heureux! Vous avoir ainsi, pendant des heures pour moi tout seul, c'est un rêve. Et quelle femme au monde, en m'abandonnant tout, me ferait goûter ce que j'éprouve en posant mes lèvres sur la peau tiède de votre gant! Je suis votre esclave, je mets tout mon bonheur à l'être. Maintenant, parlez, ma belle reine, je vous écoute et je vous aime.

—Mon esclave? combien de temps le serez-vous? N'est-ce pas moi, au contraire, qui suis l'esclave que convoite votre fantaisie? ou plutôt, je vous l'ai déjà dit, ne suis-je pas le nouveau, l'inconnu, l'étrange, dont votre âme d'artiste et de poète ne peut se passer? Vous dites que vous m'aimez? Savez vous ce que c'est d'aimer une femme comme moi, qui veut qu'on lui donne tout, et ne veut rien donner en échange?

—Je ne vous demande rien. Il n'y a pas en ce moment d'homme plus heureux que moi. Ma vie ne serait pas assez longue pour vous remercier de cette heure. Mais, sachez-le bien, je ne crois pas que votre cœur se refusera toujours. Je vous aimerai trop pour cela.

—Ah! comme vous oubliez cette femme dont la cruauté vous effrayait, un jour de tempête! Faut-il donc vous dire qu'il y a un homme qui est mort, pour m'avoir aimée en vain, d'autres qui souffriront toute leur vie? Si vous m'aimiez comme vous le dites, combien vous seriez à plaindre! Mais, heureusement, tout cela n'est qu'un rêve et nous sommes des enfants tous les deux. O mon esclave! vous oubliez que votre fiancée vous attend à Cannes.

—Elle ne m'attend plus: une dépêche vient de lui apprendre que je vais à Paris.

—Et après?

—Après? Je ne me suis pas demandé ce qui arrivera, madame.

—Eh bien! moi, je vais vous le dire. Jusqu'à Paris, j'accepte le compagnon charmant que.... sa folie m'a donné. Mais, à la gare, nous redeviendrons sages, et le train-rapide de ce soir vous ramènera à Marseille. Deux nuits en chemin de fer, ce ne sera pas une punition trop forte pour votre escapade.

Le ton très calme et légèrement moqueur de ces paroles exaspéra Kerisel; il abandonna brusquement la main de Laura, et lui dit en riant avec ironie:

—Comme vous vous faisiez tort tout à l'heure, madame! et comme je vous connais mieux maintenant. Vous cruelle! vous démon! allons donc! Vous êtes un ange que Virginie aborderait chargé de veiller sur Paul.

—Et Paul trouve que l'ange prend ses fonctions trop au sérieux. Oh! comme les hommes se ressemblent tous, tous! Moi, je diffère, il me semble, des autres femmes. Car si je peux prendre les larmes, je ne puis supporter l'idée d'une femme pleurant à cause de moi. Vous êtes tous, pour moi, comme des ennemis. Vous torturer, c'est une victoire. Mais cette jeune fille que je ne connais pas, pourquoi lui ferais-je la guerre? Et maintenant, mon cher comte, quittez ces airs tragiques et, si vous ne voulez pas que je vous renvoie, devenez un compagnon de voyage amusant.

Etre amusant! c'était facile à dire. Combien d'hommes ont échoué auprès d'une femme pour avoir cherché à la faire pleurer à l'heure où il fallait s'oublier eux-mêmes et la faire rire! Kerisel comprit qu'il fallait avant tout rendre courtes les heures de cette journée de wagon, la seule qui lui était donnée, pour en gagner d'autres. Il y réussit.

Il eut ce rare talent d'oublier en apparence qu'il était amoureux; il déploya cet esprit français dont raffolent les étrangères. Au buffet de Dijon, il se passa de déjeuner pour servir Laura comme une reine en voyage. Il descendit à chaque station pour aller lui chercher un fruit, un verre d'eau, une fleur.

—Mon Dieu! disait-elle, comment ferai-je une autre fois pour voyager sans vous!

Elle finit par lui parler longuement d'elle-même, de sa naissance sous le ciel de la Grèce, de son éducation d'Anglaise teintée d'Orientale. Elle passa rapidement, comme toujours, sur son mariage avec un homme très riche, mais elle s'étendit avec plaisir sur sa vie de Constantinople. Elle raconta, très simplement, le luxe de sa maison, la vogue de son salon fréquenté par les ambassadeurs, ses succès de femme diplomatique. Elle s'anima en parlant des bals dont elle était l'étoile, et où les jeunes secrétaires se disputaient ses valses, des fêtes organisées en son honneur, des folies commises pour elle, même de ses toilettes.

Comme on approchait des fortifications, Laura s'arrêta; son compagnon ne l'écoutait plus.

—Ne refusez pas ce que je vais vous demander, dit-il tout à coup, suivant la pensée qui le préoccupait. Donnez-moi encore un jour. S'il est vrai qu'il n'y a pas de fête sans lendemain, accordez-en un à ce qui a été une fête dans ma vie. D'ailleurs, il serait peu naturel que je fusse venu à Paris sans y entrer. Dites-moi où je pourrais vous voir demain.

—Je veux vous montrer qu'on gagne toujours à m'obéir; je vous verrai demain, mais où? voilà le difficile.

Elle réfléchit une minute, puis elle lui demanda:

—Connaissez-vous, par hasard, lady Elliott?

—C'est une parente très éloignée, et je suis allé plusieurs fois chez elle, depuis qu'elle est redevenue Française par son établissement à Paris.

—Eh bien! j'y passerai la soirée de demain.

—Moi, j'y serai de bonne heure, et je vous attendrai comme le lever de l'aurore.

—A demain donc. Et maintenant laissez moi débarquer seule. Trop de gens vous connaissent ici, et je déteste les bavardages.

Le train en gare, ils se séparèrent.

X

Lady Elliott, Française de bonne naissance, avait été, pendant plusieurs années, la jeune fille la plus à la mode du faubourg Saint Germain.

D'une intelligence supérieure, elle avait refusé de faire un choix parmi les nombreux partis qui se disputaient sa main. Puis, un beau jour, on avait appris qu'elle épousait le cadet d'une grande famille d'Angleterre. Dans un voyage qu'elle avait fait avec son père de l'autre côté du détroit, sir Richard Elliott, un marin, l'avait remarquée et s'était fait aimer d'elle.

Avec le temps, il était devenu amiral et, depuis deux ans, une surdité presque complète l'avait forcé à quitter la mer. Abandonné à lui-même, le vieux marin avait cherché une résidence à Londres; mais, soumis, comme les premiers jours de leur mariage, aux désirs de sa femme, il était venu s'établir à Paris, qu'il aimait d'ailleurs, autant que sa chère Caroline détestait l'Angleterre. Elle ne l'avait guère habitée, à vrai dire, car, durant quarante ans, elle avait suivi son mari dans les cinq parties du globe, et il n'y avait certainement pas au monde de femme qui eût autant voyagé. Maintenant, les vieux époux restés sans enfants, mais aussi unis que jamais, ne devaient plus songer qu'à un seul voyage dont ils attendaient tranquillement l'heure dans un appartement de la rue du Bac.

Ainsi, les derniers jours de celle qui avait été la belle Caroline s'écoulaient au lieu même où sa jeunesse avait été entourée d'hommages. Son salon, dont l'âge l'obligeait à entr'ouvrir seulement les portes, était un des plus curieux de Paris. Presque chaque soir on était sûr d'y trouver des habitants de chacune des rives de la Manche, mais toujours du meilleur monde. Aussi pouvait-il prétendre au titre dont on abuse trop facilement de "salon diplomatique." Enfin, l'on y voyait souvent des étrangers de toutes les parties du monde que l'amiral avait visitées, surtout des habitants du Levant où il avait fait, en compagnie de sa femme, de longues stations.

Les conversations que l'on entendait là étaient, comme il faut s'y attendre, d'un genre particulier et exotique: les cancans de Constantinople, les anecdotes d'Yokohama ou de Shanghaï, les scandales d'Alexandrie, les mariages en train de se faire ou de se défaire à Athènes, revenaient plus souvent dans l'entretien que les aventures parisiennes; on se serait cru parfois sur le pont d'un paquebot.

Si l'on ajoute à cela que lady Elliott se distinguait, outre son esprit fin, cultivé et sérieux, par une mémoire citée partout comme phénoménale, on comprendra qu'elle connaissait à elle seule plus de gens et savait plus d'histoires que toutes les dames réunies du corps diplomatique en résidence à Paris.

Par un de ces hasards que les amoureux mettent des heures à combiner (sans cela, à quoi se passerait leur temps, les pauvres!), Alain de Kerisel achevait de quitter son pardessus dans l'antichambre de l'amirale quand madame Mertvago y parut à son tour. Il lui fit silencieusement cette inclination, dévote à force d'être respectueuse, qu'elle aimait en lui et, sans permettre au valet de pied de toucher aux vêtements de la jeune femme, il s'avança pour recevoir la longue mante qui cachait sa toilette. Elle apparut en robe décolletée de satin noir, d'où sortaient les plus belles épaules du monde. Au cou, un large ruban rouge soutenait un émail oriental, et c'était tout: ceux qui connaissaient Laura savaient qu'elle déteste les bijoux et que la pointe d'un acier barbare n'entama jamais le lobe rose de ses oreilles.

Alain la regardait, tandis qu'elle s'attardait devant la haute glace à faire tomber régulièrement sur son front la frange brune de ses cheveux. Maintenant, il trouvait en elle non plus seulement la séduction foudroyante, le charme étrange, inexpliqué, dont il était la victime. Il y trouvait la beauté civilisée, une beauté originale, mais exquise, et cette harmonie parfaite de la personne entière dont c'est la gloire des modes d'aujourd'hui de révéler la perfection.

On dirait que l'air de Paris,—c'est pour cela, sans doute, que les femmes aiment tant à le respirer,—a le don d'embellir. Qui n'a constaté le changement qui s'opère chez la plus jolie, la plus soignée, la plus élégante, lorsque, après une longue absence, elle a retrouvé, pendant quelques heures seulement, cette magique atmosphère?

—Quelle bonne surprise! dit lady Elliott en s'avançant à la rencontre de madame Mertvago; je savais que vous vous promeniez en Egypte, mais on n'annonçait point votre présence à Paris.

—J'y suis depuis hier seulement, madame, et ma première visite vous était due, à vous, qui avez été si bonne pour moi, jadis, à Constantinople.

—Eh quoi! vous aussi, monsieur de Kerisel! s'écria l'amirale en apercevant le comte. Vous voilà revenu de Chine! Mais d'abord, que je vous présente à ma charmante amie!

—C'est déjà fait, dit Alain; j'ai eu l'honneur de traverser la Méditerranée sur le même bateau que madame.

—Permettez-moi de dire que je vous en félicite tous les deux. Eh bien! monsieur le futur ambassadeur, Paris va-t-il vous garder quelque temps? Ah! pardon! j'oubliais Cannes. On s'y porte bien, j'espère, et on doit y être fort heureux. Quant à vous, ma belle, votre programme est connu d'avance: quinze jours ici pour vos robes, et en route pour l'Angleterre où vous réclament je ne sais combien d'oncles, de tantes, de cousins et de cousines.

—C'est à peu près cela, madame. Cependant j'espère que ma couturière sera très longue et me demandera plus de quinze jours. Il y a si longtemps que je n'ai vu Paris!

En apercevant la nouvelle venue, sir Richard Elliott poussa, du fond de son grand fauteuil, une exclamation de joie.

—Comment! Laura! vous ici! Voilà une fameuse surprise, vraiment! Asseyez vous bien vite là, prenez l'embouchure de mon tube acoustique et racontez moi beaucoup de choses. Vous pouvez parler presque bas, tant cette machine est parfaite, et même me faire une déclaration sans que milady nous entende. Mais c'est moi qui vais vous en faire une: vous êtes superbe, positivement superbe.... J'ai toujours dit à votre mère....

—A propos, elle va bien, la chère femme?

—Bien, cher amiral, et elle m'a tant chargée de vous parler d'elle!

—Je lui ai toujours dit, quand vous étiez encore une petite fille avec des épaules carrées et de grands bras: "Cette enfant sera aussi belle que vous!"

—Et vous vous êtes trompé: ma mère a été cent fois plus belle que moi.

—Plus régulièrement, et tout l'Orient s'en souvient encore. Mais c'était une beauté un peu froide; tandis que vous, vous êtes ce que nous appelons "la beauté captivante." Maintenant parlez moi de vos sœurs, de vos beaux frères. Toujours à vos pieds, je pense? Mais qui diable n'y était pas? Je ne vous dis rien de votre sacripant de mari; je sais que c'est défendu. Votre mère était cependant une maîtresse femme, mais dans cette occasion....

Au bout de vingt minutes de conversation avec le charmant vieillard, Laura céda à un autre visiteur le cornet en argent ciselé du porte voix. Elle s'assit à quelque distance et désigna à M. de Kerisel, du bout de son éventail, un fauteuil vide près du sien. Le comte accourut. Pas un instant, même lorsqu'il paraissait absorbé dans la conversation la plus animée, son regard n'avait quitté celle qui l'appelait.

—Asseyez-vous là, dit-elle, charmant causeur, et causons encore ce soir puisque demain ce sera fini.

—Celui que vous daignez nommer ainsi n'existe plus, madame. On n'a déjà plus guère d'esprit quand on aime et qu'on est heureux. Comment pourrait-on en avoir quand le cœur est pris et souffre une torture comme la mienne?

—Avouez que vous regrettez maintenant de m'avoir rencontrée.

—Non! je ne regrette rien. Vous aurez gravé dans mon cœur non pas un portrait, mais toute une série d'adorables images qui le remplissent, et parmi lesquelles, suivant les heures, mon souvenir pourra faire un choix. Que parlez-vous de regrets? Le bonheur de ma vie sera de vous avoir connue.

—N'oubliez pas, surtout, avec quelle confiance je vous ai ouvert mon âme. Il y a maintenant huit jours que votre nom m'était prononcé pour la première fois. Pourquoi vous ai-je révélé des choses que tout le monde ignore?

—Parce que la destinée nous poussait l'un vers l'autre. Et croyez-vous qu'elle nous a réunis si vite pour nous séparer à jamais? Cette voix intérieure qui ne trompe pas me dit le contraire. Je sens que l'avenir ne fait que commencer pour nous. Et si mes lèvres pouvaient vous dire: "Adieu!" elles mentiraient, car mon cœur vous dit: "Au revoir!"

—Au revoir, peut-être, dans un salon comme celui où je vous parle. Mais nos belles soirées du *Bassac* en face de cette mer idéale! Il y a des choses qui ne se recommencent pas dans la vie, dit Laura avec un soupir; et c'est dommage. Oh! tenez, ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Vous n'êtes pas condamné à vivre seul.

—Comme vous avez l'air sérieux l'un et l'autre! dit lady Elliott en venant s'asseoir en face des deux interlocuteurs.

—Monsieur de Kerisel m'entretenait de son futur mariage, madame, dit la jeune femme, en voyant qu'Alain tardait à répondre; un mot dit par vous tout à l'heure m'a fait voir que ce n'est pas un secret pour vous.

—Je crois bien! Vous ignorez qu'il est mon parent et qu'il va le devenir deux fois. Le baron de Champdhivers et moi sommes cousins, et j'espère bien, monsieur, que vous m'amènerez avant peu sa petite-fille.

—La future comtesse de Kerisel est Mlle de Champdhivers? demanda Laura dont les traits et la voix changèrent subitement.

—Allons bon! voilà que j'ai été indiscrète! fit la vieille femme.... Connaissez-vous les Champdhivers, ma chère amie?

—De nom, oui madame.... Un attaché d'ambassade de ce nom a été à Constantinople.

—Ah! c'est vrai, s'écria lady Elliott dont les joues ridées rougirent malgré l'âge. Je l'avais oublié. Mais parlons de vous, chère belle. Vous savez que je veux vous voir beaucoup, et, comme cette soirée ne compte pas, je vous prie de venir partager demain notre dîner d'infirmes. Voyons, quel convive masculin voulez-vous que j'invite pour compléter la partie carrée?

Laura songea durant quelques minutes, comme si sa pensée eût été bien loin, puis, ses yeux brillèrent d'une lueur étrange et, avec un visage qui rappelait à Alain celui qu'elle avait pendant la tempête:

—Mon Dieu! madame, dit-elle, si M. de Kérisel est libre demain soir, il me semble que votre deuxième convive est indiqué.

(*A continuer.*)

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Dimanche, 23 Mars 1890.
Matinées Mercredi et Samedi.
Seconde et dernière semaine des

JEFFERSON AND TAYLOR

A DARK SECRET,

Introduisant Edward Hanlan, les Frères Herbert et le Arlington Quartette.

Prix Populaires..........15, 25 et 50 cents.
23mars—tf

GRAND OPERA HOUSE!

H. Greenwall & Fils—Locataires et Directeurs.
Commençant dimanche, 23 mars.
Dernière semaine de la saison.
Matinées mercredi et samedi,
L'idole du public gai. Jolie, piquante, populaire. La charmante

KATE CASTLETON!

—Présentant le dernier succès amusant—

A PAPER DOLL!

Une pièce comique, faite comique par une troupe comique.
23 mars—

GRAND BAL PARE

—Donné par la—

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

A la Salle Grunewald.
LE SAMEDI 12 AVRIL 1890.

Prix du billet..........$1.00

La Direction se réunit à l'Asile, tous les lundis et les vendredis à 7 heures du soir. Pour les invitations de dames s'adresser à la Direction.
MM. les Sociétaires sont prévenus qu'ils seront admis au bal, sans carte d'entrée.
Par ordre du président, JOS. BAYLE.
L. Simon secrétaire. 14 mars—à date

Société d'Horticulture de la Nouvelle-Orléans.

Sa Quatrième Exhibition Annuelle
—AURA LIEU DANS LA—
SALLE DES ODD FELLOWS,
27, 28, 29, 30 Mars 1890.

Cinquante pour cent des recettes nettes seront versés au fonds des Ambulances.

ENTRÉE.......... 25cts.

Les portes seront ouvertes de 10 heures A. M. à 10 heures P. M.
Le jour spécial pour l'Exhibition des fleurs coupées, ouvrages en fleurs, etc., sera annoncé dans les journaux.
16mars—16 22 au 30 incl.

Théâtre de l'Opéra Français.

Lundi et mardi, 7 et 8 avril 1890.

Grand divertissement au profit de la

CATHÉDRALE ST-LOUIS.

Concert vocal et instrumental par des amateurs de distinction de cette ville.
La Farandole, dansée par un grand nombre d'enfants.
Entrée 50 cts les grandes personnes
25 cts les enfants. 21mars—

ROBINSONS MUSEUM & THEATRES

Nouveaux attraits. Marteau de forgeron humain une bizarrerie de la nature, et toutes les autres attractions retenues: nouvelle représentation dans le Théâtre par Miles et Ireland Gwo Specialty Company. 20 mars—La plus grande femme au monde. 15 mars—

VENTES A L'ENCAN.

PAR JAS P. GUINAULT.

Magnifiques laitières.

PAR JAS. P. GUINAULT Encanteur—Bureau, Bienville et Passage de la Bourse
MARDI, 25 mars 1890, il sera vendu à 11 heures du matin au Canal Harvey, à la savane de Clément Fox en face du Louisiana avenue et près du débarcadère du ferry:
50 belles vaches laitières. 40 avec de jeunes veaux et les autres sur le point de veler.
Aussi, une pouliche de race et un cheval de tir. Ces animaux sont de première race et proviennent de l'habitation Mehorn, ont été transférés à l'endroit ci-dessus et seront vendus à cause des dangers de crevasse.
Conditions—Jusqu'à $50 comptant, et au dessus de $50 six mois de crédit en billets endossés sur place à la satisfaction du vendeur.
16 mars—16 22 23 24 25

PAR SPEAR & ESCOFFIER.

ANNONCE JUDICIAIRE

Beaux meubles, vêtements, etc.

Succession de Joséphine Yancey.

Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans. Division B—No 29,722.

PAR SPEAR & ESCOFFIER, PLACIDE J. SPEAR, encanteur. Bureau, No 3 1/2 rue Carondelet—MARDI 1er avril 1890, à 10 1/2 heures A. M., il sera vendu à l'encan au No 268 rue Canal entre Howard et Villeré en vertu et conformément à un ordre de l'Hon. Fred. D King, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, en date du 20 mars 1890, pour le compte de la succession ci dessus et comprenant le contenu du dit local consistant en partie de:
Ameublements Victoria de chambres à coucher en noyer noir, miroirs, tapis, rideaux, ornements de cheminée, machine à coudre, tables, chaises, porte chapeaux, toiles cirées, buffets, vaisselles, lavabos, malles, effets de cuisine et ustensiles, bercelles, armoires, bureaux, vêtements et d'autres objets trop nombreux à énumérer.
Conditions: Comptant au moment de l'adjudication. 22 mars—21 24 29 à date

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété de valeur améliorée
Avenue St Charles, entre les rues Général Taylor et Peniston dans l'ilet borné par les dites rues et la rue Pitt

Mme Margaret McClendon, administratrice vs James L. Bradford.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 8,898—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St Charles, entre Gravier et Commercial Place, le premier district de cette ville, le SAMEDI, 29 mars 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Quatre terrains avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situés dans le Sixième District de cette ville, désignés par les Nos 1, 2, 3 et 4 du carré d'ilet numéro vingt-trois borné par les rues Général Taylor, Pitt, Peniston et St-Charles, s'étendant sur ce carré de la rue St Charles à la rue Pitt. Le terrain No 1 forme le coin des rues St Charles et Peniston et celui des rues Pitt et Peniston et mesure vingt neuf pieds un pouce et quatre lignes de façade rue St Charles, sur une profondeur et façade rue Peniston de cent quatre-vingt-trois pieds quatre pouces et deux lignes, et une profondeur du côté opposé le divisant du terrain No 2, de cent quatre-vingt six pieds avec une façade sur la dite rue Pitt de trente pieds. Le terrain No 2 mesure trente pieds de façade rue St Charles et une façade semblable de trente pieds rue Pitt, et une profondeur de cent quatre-vingt six pieds du côté de la ligne le séparant du terrain No 1, et une profondeur de cent quatre-vingt huit pieds du côté opposé de la ligne le séparant du terrain No 3. Les terrains 3 et 4 mesurent chacun trente pieds six pouces de façade rue St-Charles, la même façade rue Pitt, sur une profondeur de cent quatre-vingt-huit pieds, six pouces, cinq lignes sur la ligne du terrain No 2 sur une profondeur de cent quatre-vingt-dix pieds sept pouces et sept lignes sur la limite du terrain No 5.

Les terrains 1 et 2 acquis par le défendeur de Amos Beckwith par acte pardevant W. H. Seymour, notaire, le 14 mars 1877. Les terrains 3 et 4 acquis par le défendeur de Benjamin Campbell et autres par acte pardevant W. H. Seymour, notaire, le 16 août 1877.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
24 fév—mars 3,10,17,24,29

AVIS DE SUCCESSION.

Interdiction de Veuve Jqs. Allen.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 19,353—Division D—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons (s'ils en ont) pour lesquelles le compte final présenté par George W. Kerns, curateur de la succession de cette interdiction, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.
Par ordre de la Cour. E. A. LUMINAIS, Greffier.
24 mars—24 25 26

Successions de Pierre Roy et de Victoire Cadeau, sa femme.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans. No 29,628—Division C. Attendu que Emile Roy a présenté une pétition à la Cour à l'effet d'obtenir des lettres d'administration dans les successions de feus Pierre Roy et Victoire Cadeau, sa femme, décédés intestats, avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire, dans les dix jours, les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à la dite pétition.
Par ordre de la cour, E. A. LUMINAIS, Greffier.
15 mars—15 20 24

Succession de Cæsar Jones.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 28,628—Division C—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons (s'ils en ont) pour lesquelles le compte final présenté par Domingo Negrotto administrateur de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.
Par ordre de la Cour. E. A. LUMINAIS, Greffier.
15 mars—15 20 24

LE DOCTEUR ROBERT U. BORDE a établi son bureau de consultation au No 219 de la rue du Canal près Remparts.
15 mars—7 f.

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de propriété améliorée, coin des rues Jackson et Rousseau îlet borné par les dites rues et les rues Joséphine et Fulton.

Jacob A. Reinach vs Peter J. Muller.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans, No 29,611—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, 72 et 74 rue St-Charles, entre Gravier et Commercial Place, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 26 avril 1890 à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir—

Un certain lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et les droits, voies, privilèges, servitudes et avantages y appartenant, situé dans le Quatrième District de cette ville, dans l'ilet borné par les rues Jackson, Rousseau, Joséphine et Fulton, et désigné par le No Un, sur une esquisse par A. de Armas, voyer, daté le 22 février 1858; le dit lot forme l'encoignure des rues Jackson et Rousseau, et mesure, en mesure américaine, trente-cinq pieds quatre pouces de face à la rue Rousseau, sur quatre vingt trois pieds sept pouces de profondeur, entre lignes parallèles et face à la rue Jackson.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Termes et conditions.—1° l'acquéreur assumera le paiement de trois billets à ordre, tirés par le défendeur à son propre ordre et endossés par lui, le tout daté le 2 mars 1889, deux de $500 chacun payables respectivement à deux et trois ans après leur date, et un de $800 payable à quatre ans après date, tous portant intérêt au taux de 8 0/0 par an à partir de leur date jusqu'à paiement final et garantis par hypothèque et lien du vendeur sur ladite propriété d'après un acte passé pardevant George C. Preot, notaire, le 2 mars 1889.

2° Et la balance du prix d'adjudication, comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
24 mars—24 31—avril 7 14 21 26

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété améliorée rue Troisième, entre Claiborne et Willow, anciennement Martin, la rue en arrière étant la rue Quatrième.

Eureka Homestead Société vs M. et Mme Christian E. Painter.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 28,760—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et Commercial Alley, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 5 avril 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir—

Un certain terrain avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et tous les droits, passages, privilèges, servitudes et avantages y appartenant en quelque sorte, situé dans le Quatrième District de cette ville, carré d'ilet désigné par le No municipal 402, anciennement le carré 44, borné par les rues Troisième, Quatrième, Claiborne et Willow (ci-devant Martin); le dit terrain est désigné par le No 5 et mesure vingt-neuf pieds de façade rue Troisième, sur cent vingt-sept de profondeur, entre lignes parallèles, borné du côté de la rue Claiborne, par le terrain No 4, actuellement ou anciennement possédé par la Commercial Homestead Association, et du côté de la rue Willow, par le terrain No 6 actuellement ou anciennement possédé par Elias H. Chisolm; le tout selon un plan dressé par A. de Young, en date du 1er février 18[illegible]4, et déposé en l'étude de Wm Shannon, ancien notaire en cette ville.

Acquis par Mme Christian E. Painter, par acte, de la défenderesse, par acte passé pardevant Marcel T. Ducros, notaire, le 22 décembre 1887.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
3 mars—3 10 17 24 31—5 avril

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente par le shérif civil de propriété améliorée connue comme les Nos 47 et 49 rue Palmyre entre Roman et Prieur

J. R. Mitchell vs Mme M. E. Gaines.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 29 290—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et l'allée Commerciale, dans le premier District de cette ville, le SAMEDI, 29 mars 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Un certain terrain situé dans le premier district de cette ville, carré d'ilet borné par les rues Common, Palmyre, Roman et Prieur, connu comme le carré No vingt-huit, le dit terrain faisant partie de la terre désignée par les Nos 47 et 49 de la rue Palmyre, et mesurant trente huit pieds de façade sur Palmyre sur cent pieds de profondeur entre parallèles.

Ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, consistant en un cottage double portant les numéros municipaux 47 et 49 de la rue Palmyre, et avec tous les droits, passages et avantages qui s'y trouvent ou qui en dépendent ou appartiennent.

Etant la même propriété acquise par la défenderesse par achat de M. J. Cunningham, par acte pardevant R. Rouen, notaire, le 4 février 1866.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.
24 fév—24—3 10 17 24 29 mars

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de propriété améliorée connue comme le No 282 rue Claiborne.

José P. Martinez vs Henry E. Ker et al.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans. No 22,121—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique à la Bourse des Encanteurs Nos 72 et 74 rue St Charles entre Gravier et Commercial Place dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 12 avril 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Le terrain No A dans le carré d'ilet borné par les rues Claiborne, Esplanade, Chemin du Bayou et Robertson, dans le deuxième district municipal de cette ville et mesurant soixante-douze pieds huit pouces de façade rue Claiborne, dix huit pieds trois pouces de profondeur sur la ligne du côté du Chemin du Bayou; trente deux pieds quatre pouces de profondeur du côté de la rue Esplanade; et soixante-quatorze pieds dix pouces de largeur sur la limite inférieure. Ensemble avec une maison en bois à un étage ayant deux chambres, cuisine, citerne, etc. etc., et portant le No municipal 282 de la rue Claiborne.

Laquelle propriété fut acquise par la veuve Robert J. Ker, le 11 juin 1857 à une vente à l'encan, faite par P. Guinault, encanteur dans l'affaire de la succession de Robert J. Ker No 20,015 sur le dossier de la Cour Civile de District, Division A, pour la paroisse d'Orléans pour $350, comptant—titre non enregistré.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil pour la Paroisse d'Orléans.
10 mars—10 17 24 31—avril 7 12

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété dans le deuxième District.

Paul Albert Macas vs Alexandre Louis Barthelemy.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans, No 29,318—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St Charles, entre la rue Gravier et Commercial place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 19 avril 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

La nue propriété (ici hypothéquée) de:

Trois certains terrains ensemble avec toutes les améliorations qui s'y trouvent, situés dans le deuxième district de cette ville, carré d'ilet borné par les rues Ursulines, St-Philippe, Lopez (ci-devant Troisième) et Bedon (ci-devant Deuxième) désignés par les numéros 1, 2 et 3 sur un plan dressé par L. H. Pilié, le 13 septembre 1858 et déposé en l'étude de C. E. Fortier, ancien notaire de cette ville, comme le plan No 53 dans le livre des plans No 1. Les dits terrains ayant au pied américain les dimensions suivantes, savoir:

Le terrain No 1, trente-trois pieds, sept pouces et deux lignes de façade rue Rendon, trente trois pieds huit pouces à l'arrière sur cent cinquante quatre pieds, deux pouces de profondeur.

Le terrain No 2, trente trois pieds, neuf pouces et une ligne de façade rue Rendon, sur cent cinquante quatre pieds, deux pouces de profondeur, entre lignes parallèles; et

Le terrain No 3, trente-trois pieds, neuf pouces et deux lignes de façade rue Rendon, trente trois pieds, huit pouces de largeur à l'arrière, sur cent cinquante-quatre pieds, deux pouces de profondeur.

La dite propriété fut acquise par le défendeur de [illegible] Miller, par un acte exécuté pardevant A. Dreyfous, notaire en cette ville, le 11me jour de mars 1869.

La détentrice de l'usufruit de la propriété ci-dessus décrite étant une veuve de soixante ans.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS. W. DROWN,
Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.
18 mars—18 25—1 8 15 19 avril

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de Propriété Améliorée dans le Troisième District.

Third District Building Association vs Benjamin F. Moore.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 29,262—En vertu d'un writ de saisie et vente, à moi adressé par l'Hon. Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 29 mars 1890, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Un certain terrain, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations et tous les droits, passages, privilèges, servitudes, qui y appartiennent ou de quelque sorte font partie de la propriété, situé dans le Troisième District de cette ville, carré d'ilet borné par les rues Royale (ou Casacalvo), Français, Union et Dauphine (ou Grands Hommes), désigné par la lettre "C" sur un plan de A. de Armas, député voyer de la ville, le 20 janvier 1882, une copie duquel est annexée à cet acte passé pardevant O. Villeré, notaire, en date du 20 mars 1882; lequel terrain mesure vingt un pieds huit pouces de façade rue Royale, sur cent vingt-huit pieds six pouces de profondeur.

Acquis par le défendeur de la demanderesse par acte pardevant André H. Wilson, notaire, le 25 avril 1887.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.
Conditions—Comptant sur les lieux.
CHAS W. DROWN,
Shérif Civil pour la paroisse d'Orléans.
25 fév—25—mars 5 11 18 25 29

PAR LE CONSTABLE.

Mme Veuve Nicholas Mundry vs. Mme Perez.

PREMIÈRE COUR DE CITÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, No 17,390—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Hon H. H. Price, juge de la Première Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à mon entrepôt, No 152 rue Lafayette, entre St Charles et Carondelet, LUNDI, 24 mars 1890, à midi, de la propriété ci-dessus décrite, à savoir:

Un lot de meubles de maison, d'après inventaire enregistré en mon bureau et saisi dans l'affaire ci-dessus nommée et numérotée.

Conditions—Comptant sur les lieux.
M. FARRENTELLI,
Constable Première Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans.
13 mars—13 19 24

L'ABEILLE

—DE LA—

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

—AVEC UNE—

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN

—ET—

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

BUREAUX ET ATELIERS,
No 73 RUE DE CHARTRES
Entre Conti et Bienville.

ABONNEMENTS.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un mois	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS:
73......CHARTRES......73